

An abstract black and white painting with expressive brushstrokes, featuring a central white circular form. Yellow geometric shapes (L-shapes and a triangle) are overlaid on the image.

LA DANSE

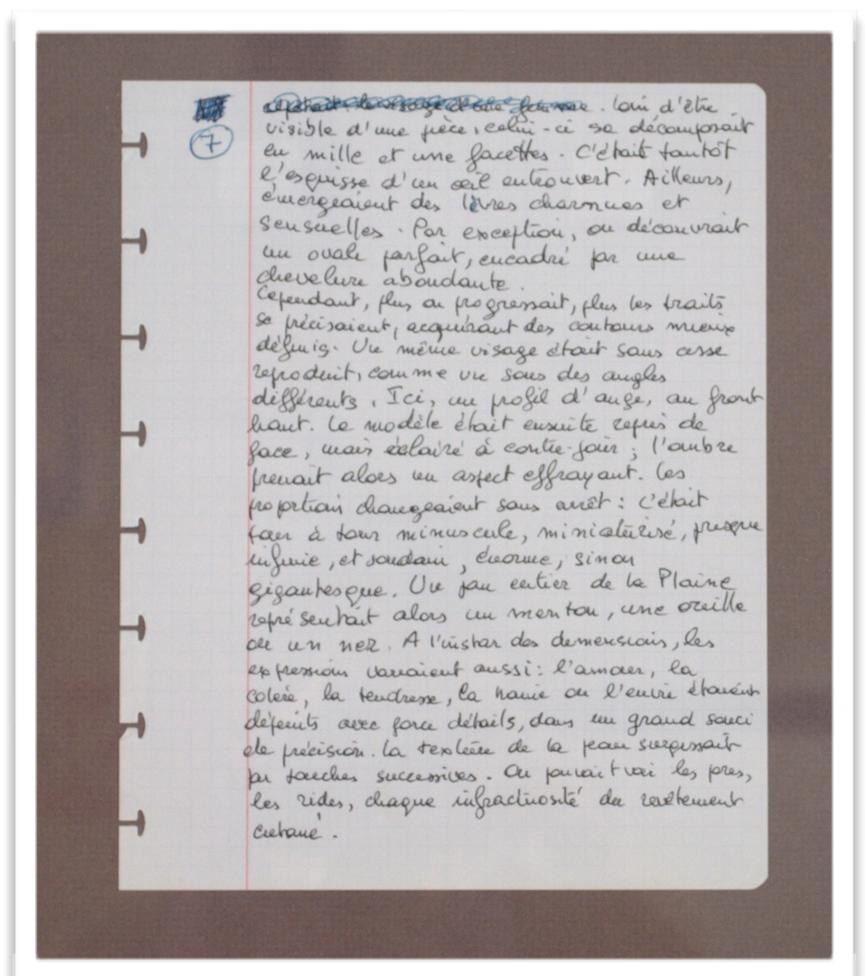
Julien Friedler

*Trois clowns en quête du divin.
Une épopée intérieure. Le Livre du Boz
invite au voyage.
De résonance en résonance, d'association
en association, il crée une trame
transversale, oblique, en deçà de l'intrigue
qu'il développe.*

Ici que se passe-t-il ? Quelle est cette danse ? Julien Friedler vous invite à suivre le parcours de trois clowns en quête de divin.

L'enjeu n'est pas mince. Les embûches sont là sur le chemin, elles le jalonnent, troublant notre vision poétique du monde.

Les mots sont ici des amusements d'une éclairante lucidité. Une précision chirurgicale qui nous entraîne dans les coulisses d'une quête. Entrez dans « la Danse »...



LA CIRCULAIRE

Dès lors, le Boz fut pris d'anxiété

Etonnant, direz-vous ?

Pas vraiment.

Car le Boz était protéiforme et capable d'individuation. Anthropomorphe, il savait s'identifier aux hommes.

Il s'aliénait alors hors de lui-même et perdait ses prérogatives (omniscience, omnipotence, etc...) pour plonger dans les affres de la condition humaine. Désormais, fragile et vulnérable, capable d'erreurs et d'errements, il éprouvait ce que ressentait ses créatures.

Ainsi, de l'anxiété.

Car, maintenant, le Boz était anxieux.

Il avait perdu son Scribe.

Celui-ci s'était évaporé.

Il s'était éclipsé sans crier gare.

Un moment, il avait cru le voir rapetisser et s'insinuer dans le corps d'une femme. Mais le fait n'était pas avéré. Il pouvait avoir eu la berlue. Peut-être n'était-ce qu'affabulation et fantaisie délirante ?

Toujours est-il que le narrateur avait disparu. Ce qui n'était pas de bon augure.

Car, de deux choses l'une : soit, personne n'écrivait, et le Livre du Boz risquait de tourner court. Soit, on continuait d'écrire en cachette, dans la clandestinité. Auquel cas, la situation était gravissime. Car, qu'écrivait-on ? Dans quel but ? Pour qui ? Se dessinait là un espace de liberté, propice aux pires mésaventures. Car si l'on pouvait écrire à sa guise, comment éviter les dérapages ? Après tout, un blasphème était toujours possible.

Sinon pire : une hérésie, par exemple. Imaginez un narrateur fou.

Imaginez qu'il s'en prenne au Boz. Imaginez qu'une lutte s'engage. Affaibli, le Boz pourrait être vaincu.

Qui sait ? Peut-être serait-il réduit à néant ? Imaginez ce que ressentirait alors notre écrivain. Il se placerait au pinacle. Il croirait rayonner. Il se verrait tel un Titan. Gonflé à bloc, il pourrait même commettre l'irréparable.

— Aïe !! Pauvre de moi ! gémit le Boz

Pareille évocation lui faisait mal aux tripes.

Il se voyait déjà détruit par un vulgaire plumitif.

Une idée en ramenant une autre, il repensa à Adam Smith et au Tueur des stars.

Les deux hommes étaient-ils liés ? Se connaissaient-ils ? Agissaient-ils ensemble ? ou, tout au contraire, s'évitaient-ils ? N'ayant rien de commun ils pouvaient même ne s'être jamais rencontrés.

Ignorant où était passé son Scribe, le Boz ignorait aussi où se terrait le Tueur. Ce qui, au fond, était normal. Car, pour le savoir, il aurait fallu pouvoir lire la suite. Chose devenue impossible.

Que d'autres Livres du Boz soient en passe de s'écrire, ne réglait pas la difficulté. La compliquait, même. Car ces livres étaient le fait d'artistes indépendants, jouant de leurs talents respectifs, dans des perspectives différentes. Il n'était même pas certain qu'ils mentionnent un Scribe. Ou un Tueur en série. Ou même, Moi. En l'occurrence, une seule faille pouvait faire chavirer tout l'édifice.

« Pas facile d'être un humain », songea le Boz.

Il commençait à se lasser d'être un semblant.

D'autant que son angoisse allait croissant.

Il déplorait la perte de ses personnages.

Galimatio, Mme Bovary, Milarepa, le Violoniste : c'était exagéré ! on était allé trop loin. Le Boz craignait que, de proche en proche, on en vienne à éliminer ses créatures favorites.

Peut-être le Scribe aussi avait-il été occis ?

Il n'osait même pas y songer.

Quelle calamité !

Rien que d'y penser, il attrapait la fièvre.

Cependant, le Boz n'était pas n'importe qui.

Il n'était pas le Boz pour rien.

Il avait du répondant.

Oui.

Il savait faire front.

Il savait comment s'y prendre.

Souvent, il connaissait la solution avant même que le problème ne se pose.

Son inquiétude n'avait .t. qu'un moment de faiblesse.

Une sorte d'oubli de lui-même.

Un état passager.

Il n'allait pas tarder. se reprendre.

Conscient des enjeux, il n'y alla pas par quatre chemins.

Il se leva, se relaxa, fit une dizaine de pompages, puis il respira un bon coup. Sa résolution était prise.

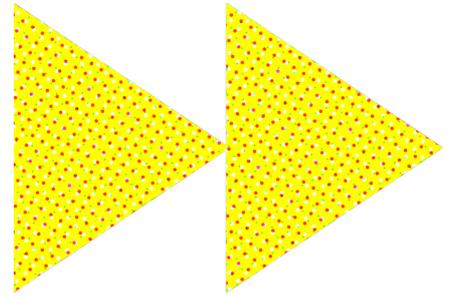
Elle serait irrévocable. Dorénavant, dans les cas d'urgence, il agirait seul. Il n'accepterait aucune influence extérieure. N'était-il pas le Boz ? Le Chef ? Le grand Patron ?

Sa première initiative fut d'envoyer une circulaire à tous les protagonistes.

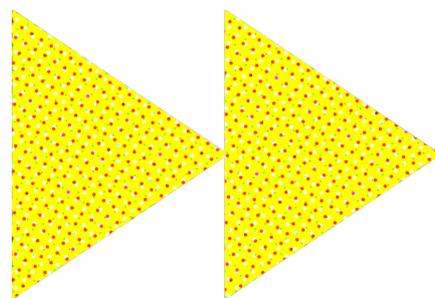
Il y dénombrait les dangers inhérents à leur condition.

Il les enjoignait à rester unis.

Il leur disait aussi son amour et sa sollicitude.



Il leur suggérerait une rencontre au sommet afin de déterminer une stratégie commune. Car, disait-il, l'Heure approche. De grands évènements allaient se produire qui bouleverseraient la terre entière.



C'est pourquoi, le Boz prêchait la concorde. Il fallait se regrouper et unir ses forces. Car, l'ennemi était redoutable et n'abandonnerait pas de sitôt.

Le Boz terminait sa missive en spécifiant qu'il n'y avait qu'UNE humanité, comme il n'y avait qu'UN seul D.

Puis, il signa de son nom, et glissa sa lettre dans une enveloppe écarlate.

L'essentiel était dit.



LES HOMMES

Ils furent les derniers avertis.

La lettre écarlate fut remise en mains propres . G.W.b., Président des Etats-Unis d'Amérique.

Celui-ci crut d'abord à un canular.

Puis, il se ravisa.

Peut-.tre s'agissait-il d'un message codé, émanant d'un groupe terroriste ?

Dûment vérifiée, l'hypothèse se révéla irrelevante. Le document ne contenait aucune information cryptée. Son contenu .tait clair et devait .tre pris au premier degré.

— Quelle gal.re ! soupira G.W.b. Il ne manquait plus que ça ! Comme si je n'avais pas assez d'ennuis.

Son instinct lui disait de rester sur ses gardes. Ce texte hallucinant contenait des donn.es confidentielles, classées top secret. Son auteur, quel qu'il fut, était trop précis. Il en savait long — trop long — sur les pratiques de la Maison Blanche. Les gardes du corps étaient mentionnés par leurs noms, voire par leurs sobriquets. Sa ma.tresse était décrite avec force nuances. M.me son chien préféré. — Oliduc — faisait l'objet d'une description très détaillée.

C'était confondant.

G.W.b. était perplexe et, perplexe, il s'interrogeait.

Y avait-il une taupe dans ses services ?

Existait-il . Washington un médium capable d'un tel exploit ?

Sa femme le trompait-il en divulguant sa vie privée ?

A moins qu'il ne s'agisse d'un complot ?

Peut-être cherchait-on à le déstabiliser ?

Dans ce cas, méfiance...

N'ayant jamais entendu parler du Boz, il redoubla de prudence. Il ne voulait pas qu'un adversaire politique découvre le pot aux roses. Le Boz aurait pu être un agent à la solde des démocrates qui n'attendaient qu'un faux pas pour le déloger.

C'est pourquoi au lieu de passer la lettre au broyeur, il convoqua le conseil de sécurité.

Celui-ci comportait dix membres, outre lui-même. Deux généraux (armée de terre et de l'air) et un amiral ; trois spécialistes des services secrets (les directeurs de la CIA, du FBI et du DEA), trois ministres (Défense, Justice et Intérieur) et un dixième larron, répondant au nom de Samuel. Celui-ci s'était taillé une belle réputation comme analyste financier. Grand, bien bâti, l'allure virile, Samuel était aussi un homme cultivé. Fêré d'art actuel, il parlait couramment une dizaine de langues (dont l'hébreu et le swahili). Il avait en outre une mémoire d'éléphant. Samuel s'était hissé au sommet à la dure, sans compromis, ni compromissions, animé par une foi inébranlable en son pays. A la longue, même ses adversaires avaient dû baisser pavillon et reconnaître ses indéniables qualités.

— Venez vous asseoir à ma droite, lui dit le Président.

Puis, d'un signe de la main, il plaça les neuf autres.

L'amiral en face de Samuel.

Les deux généraux, à sa gauche.

Les trois ministres de part et d'autre des généraux.

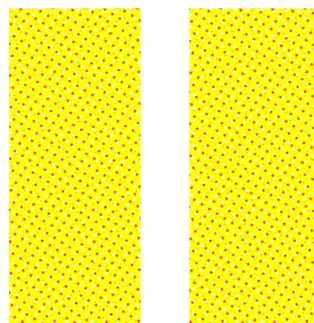
Les trois chefs espions, enfin, atterrirent en bout de table.

La discussion s'engagea aussitôt.

Ce fut d'abord un grand éclat de rire.

Puis, une façon de conciliabule.

on parlait en chuchotant.



— on a vérifié. C'est totalement impossible, lui répliqua le directeur de la CIA. Ce dernier était très gros, presque obèse.

Il portait un costume en cachemire, coupé sur mesure.

Affublé d'un tic, il clignait de l'oeil droit.

- Avez-vous pensé aux sectes ? Elles affectionnent ce genre de charabia, insista le ministre.

- Ni secte, ni gourou. Croyez-moi, on a tout vérifié.

Le patron de la CIA se chatouillait le double menton

Le patron de la CIA se chatouillait le double menton l'air soucieux.

Il cligna ensuite d'un oeil en direction du général Tommy Franks.

Musclé et bien bâti, celui-ci se taisait.

Depuis la chute de Saddam Hussein (voir le journal interactif de mon adolescence), il était devenu un héros national. On le disait même présidentiable.

Pour lors, il était surtout très irrité. Depuis que les belges lui avaient intenté un procès pour crimes de guerre, il dormait mal, s'énervait souvent, et était enclin aux coups de gueule. Tout cela à cause d'une malheureuse bombinette à fragmentation testée en Irak.

Il dit :

— Apparemment, le point de ralliement se situe quelque part dans la péninsule du Sinaï. C'est sans

doute voulu. La région est une véritable poudrière.

— Impossible ! on a aussi vérifié cette hypothèse. La lettre ne contient aucune intention malveillante.

— Vérifier, vérifier, vous n'avez que ce mot à la bouche !

— C'est notre job, lui répondit l'autre, pas décontenancé pour un sou.

— Vous à la CIA vous avez l'art d'oublier vos erreurs. on vous doit la plus grande catastrophe géopolitique des cinquante dernières années : la chute du chah d'Iran et l'avènement d'une République islamique. Grâce soit rendue à la CIA et à la France ! L'ayatollah Komeiny leur doit une fière chandelle.

— Il est toujours facile de réécrire l'histoire. Si vous désirez vous en prendre à quelqu'un, adressez-vous à l'ex-Président Carter. Après tout, le chef de l'exécutif, c'était lui.



Magnum
1974

— Je sais. On vient de lui attribuer le Prix Nobel de la Paix. Ce qui est un comble.

— Si on en revenait au Boz, proposa Samuel. Monsieur le Président ne nous a pas convoqué pour qu'on se crêpe le chignon.

Juste.

G.W.b. frappa du poing sur la table.

— Faites un effort, que diable ! Le rendez-vous est fixé pour le vendredi de la semaine prochaine. On n'a pas de temps à perdre.

Mines gênées.

Regards fuyants.

Pâleur générale.

Les neuf conseillers n'en menaient pas large.

Les foudres du Président étaient connues pour leur violence.

Seul Samuel garda son calme.

Il n'en était pas moins inquiet. La chose n'échappa pas au Président qui lui demanda :

— Et vous, Samuel, qu'en pensez-vous ?

— Le danger pourrait être plus sérieux qu'on ne l'imagine.

— Pourquoi cela ?

— Je n'en sais rien. C'est un pressentiment.

— Un pressentiment, voyez-vous .a ! se moqua l'homme de la CIA. Un pressentiment ! Comme si les guerres se menaient à coups de pressentiments !

— Je suis d'accord avec lui, ajouta l'agent du FBI.

— Moi aussi, acheva l'agent du DEA.

L'amiral, lui, s'était levé et déclamaient en chuchotant un texte inédit. on y parlait beaucoup d'hommes-grenouilles,

de sous-marins, de frégates et de porte-avions. A l'entendre, le Boz était un animal marin aux instincts agressifs. Il acheva son discours en nous invitant à la pêche au gros.

On vous fera grâce du reste.

Car la situation s'enlisait, se détériorait, se dégradait au fil des échanges. Ceux-ci étaient aussi vains qu'insipides sans parler des règlements de compte, des affrontements stériles, et des luttes d'influence.

Le maître mot était : « C'est la faute à personne ! ». Le ministre de l'Intérieur refusait de porter le chapeau. L'amiral déclinait toute responsabilité. Les généraux s'en lavaient les mains. Les ministres se déclaraient incompétents. Quant aux espions, ils chargeaient les sept autres. on eut beau faxer, téléphoner, télécopier ou mailer, on n'en apprit pas davantage. Le Boz restait un mystère. Personne n'en avait entendu parler. Nul ne savait de quoi il en retournait. Le Boz telle la baleine blanche tenait du Monstre du Loch Ness.

Et pourtant...

On n'abandonna pas.

A force, on reprit même courage. On inversa la tendance. On décida que chacun y mettrait du sien.

Du Boz, on ignorait tout, mais l'espoir renaissait. on était prêt à se battre.

On décida de constituer une commission ad hoc, dans le but on ne peut plus louable de tirer la situation au clair. Il leur fallait à tout prix trouver des indices.

Encyclopédies, archives, mémorandums secrets

et dossiers brûlants furent passés au crible. Un avis de recherche fut lancé, avec un portrait-robot du messenger au nez camus. on traqua le moindre livre où figuraient les fameuses lettres : « B », « O », « Z ».



Les enquêteurs purent aussi entendre des témoignages, établir des commissions rogatoires et, le cas échéant, procéder à des arrestations. L'homme de la CIA proposa même de s'en prendre aux bandes dessinées et aux jeux vidéo. Selon lui, l'enquête devait se poursuivre ensuite dans les écoles, les crèches, les luna-parks et les parcs d'attractions. Il ne fallait rien négliger. Il fallait tout vérifier. Après tout, le Boz aurait pu être un enfant surdoué, enclin aux plaisanteries douteuses. Dans la foulée, on décida même de relire la Bible. La péninsule du Sinaï n'était pas un endroit neutre, et tous les paramètres devaient être pris en compte.

La réunion se prolongea jusqu'à trois heures du matin ; heure à laquelle on décida de se séparer.

Poignées de mains et mines satisfaites.

G.W.b. affichait son air des grands jours.

Calembour ou Vérité, le Boz ne viendrait pas rompre la quiétude de ses concitoyens. Il y veillerait personnellement.

Même l'homme de la CIA paraissait soulagé.

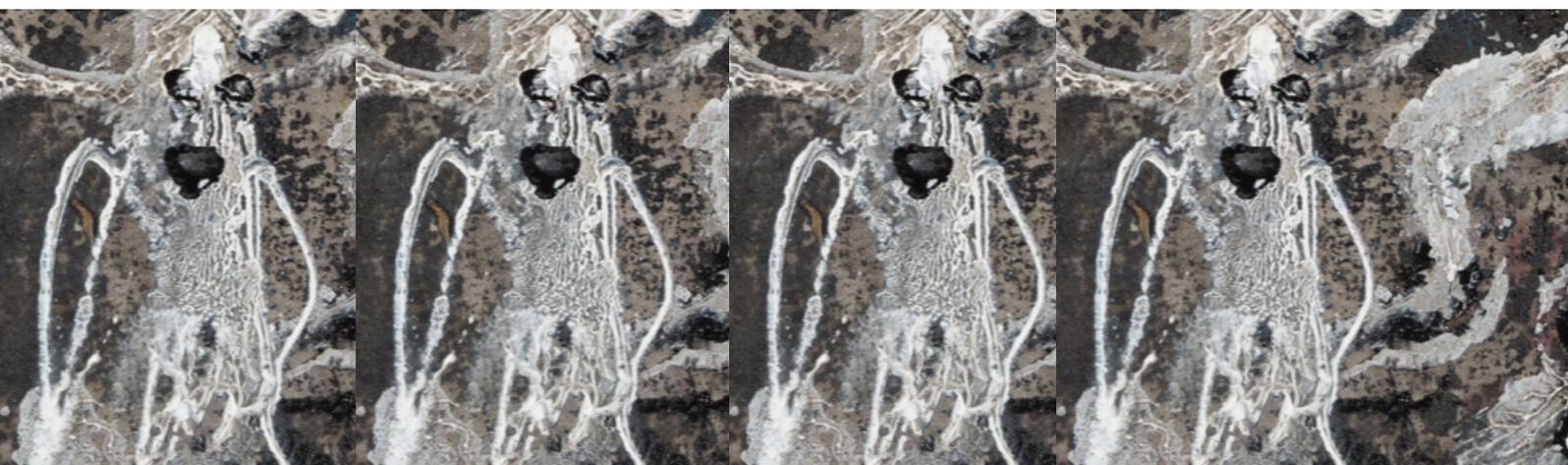
La stratégie mise en place porterait bientôt ses fruits et allait leur permettre de sortir de l'impasse.

Le ministre de l'Intérieur y avait même ajouté une touche personnelle. Il avait mis ses meilleurs policiers

à la disposition du Conseil de Sécurité.

— Avec de tels limiers, leur dit-il, le Boz n'aura qu'à bien se tenir.

Le seul à rester sceptique était le jeune Samuel. Il ne partageait pas l'autosatisfaction des autres.



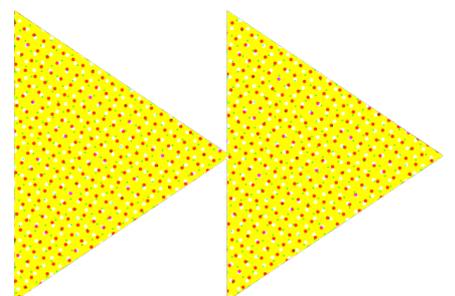
A force de côtoyer les grands de ce monde, il avait fini par connaître leurs faiblesses. Rompus à la diplomatie, soucieux d'être réélus, polissant sans cesse leur apparence, ils n'avaient que trop tendance à l'opportunisme. Or, avec le Boz aucun compromis n'était envisageable. Avec lui, il n'y avait rien à gagner : ni promotion, ni argent, ni médaille. Inutile donc d'entamer la danse des sept voiles. Personne n'allait faire carrière grâce au Boz. Celui-ci était un APPEL, sans plus. A cet appel on pouvait décider ou non de répondre.

Samuel se pencha pour murmurer ses réticences à l'oreille de G.W.b. L'autre hocha la tête et leva le pouce.

— o.K. ! dit-il. Vous avez peut-être raison. Ce Boz m'intrigue et on ne peut pas rester ici à lanterner.

G.W.b. venait de prendre une décision capitale.

à l'aube, il s'envolerait discrètement pour Jérusalem.



L'ATTENTAT

Par la suite, la synchronisation fut presque parfaite.

A 13 h 15, Cunégonde de la Vallée Poussin atterrissait à l'Aéroport Ben Gourion.

Dix minutes plus tard, le Président G.W.b., Samuel et deux gardes du corps descendaient la passerelle d'un jet privé. Leur arrivée en Terre Sainte avait été tenue secrète.

A 13 h 45, Cunégonde prenait un taxi.

Au même moment, le Président et ses acolytes s'engouffraient dans une limousine aux vitres fumées.

A 14 h 45, ils franchissaient ensemble la Porte du Fumier, à Jérusalem.

A 14 h 50, aux abords du Kotel, Marguerite feuilletait sa revue, comme si de rien n'était.

A 15 h, après une longue errance, nous atteignons le nerf optique, puis la rétine. Installés au centre de la fovéa, nous allions profiter d'un excellent point d'observation.

A 15 h 15, un Homme vint se placer à l'autre extrémité de l'esplanade. Il portait une capuche et une robe de bure. Il déposa à ses pieds cinq sacs maculés de sang.

A 15 h 35, un groupe de chinois s'avança vers la sortie. Li-Chi leur servait de guide.

A 15 h 55, dix Hassids au nez rouge s'approchèrent du Mur. Ils pénétrèrent dans le caveau dévolu aux prières.

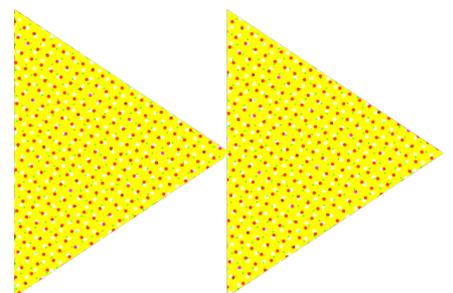
A 15 h 57, Marguerite se leva.

A 15 h 59, Cunégonde reconnut le Président américain.

A 16 h, le compte à rebours était achevé.

Un vieux juif, perclus de rhumatismes, se fondit dans la foule.

Puis, il entrebâilla son caftan, cria « Allah Akbar ! », actionna sa ceinture, et ce fut l'explosion.



Comment vous décrire l'horreur qui suivit ?
Ce fut une vision de cauchemar.
G.W.b. et ses gros bras moururent sur le coup.
Dix chinois furent déchiquetés.
Des dizaines de touristes furent brûlés vifs ; dont l'ambassadeur de Suède en Israël.
Plusieurs vigiles israéliens volèrent en éclat.
Leurs organes s'éparpillèrent sur le sol tel un fleuve de boue.
Un enfant se mit . pleurer et chercha sa m.re parmi les décombres.
M.me Maurizio Catelan passa de vie à trépas. Soufflée par l'explosion, sa trottinette lui
était retombée
sur le crâne, qu'elle avait fracassé.
Or, ces morts n'étaient qu'un début.
Ils annonçaient un évènement faramineux.
L'attentat au Kotel allait, en effet, provoquer une réaction en chaîne.
La mort du kamikaze palestinien était le prélude à d'autres catastrophes.
D'autres pays allaient être touchés, comme par osmose (l'effet papillon).
Des secousses sismiques se firent sentir à San Francisco.
Un typhon se déchaîna sur New York.
La Pennsylvanie connut de graves incendies.
Tels furent les premiers signes.
D'autres allaient suivre, n'épargnant ni la vieille Europe, ni l'Extrême-orient.
Une centrale nucléaire explosa à Berlin.
Le Panthéon fut emporté par un raz de marée.
Big Ben s'effondra dans la Tamise.
La Place Tien an Men fut mise à feu et à sang.
Le barrage de Shanghai céda d'un coup.
La Bourse de Tokyo implosa.
L'Afrique n'allait pas rester à la traîne.
Famines au Sahel.
Epidémies de malaria au Congo.
Guerres civiles généralisées.
Génocides au Rwanda.
Ce jour-là, des millions allaient mourir. Hommes, femmes, enfants, vieillards et
nouveaux-nés allaient périr comme des mouches. Ce fut une innommable boucherie.
L'Heure approchait.
L'APoCALYPSE prenait son envol, tel l'Oiseau de Minerve.

— Satan. volatile ! s'écria Moi. Qu'on me donne un fusil et je lui règle son compte.

— Il n'y a pas de quoi rire, le reprit J.b., gêné par cette métaphore d'un goût douteux. J'étais moi-même sidéré, l'esprit fourmillant de questions.

Car, pourquoi tout cela ?

Que se passait-il au juste ?

Qu'allions-nous devenir ?

Comment le savoir ?

Que fallait-il faire ?

Que pouvait-on encore espérer ?

Ce carnage était absurde et injuste.

Le Boz ne pouvait pas nous l'imposer, comme ça, sans prévenir.

C'était honteux !

C'était inadmissible !

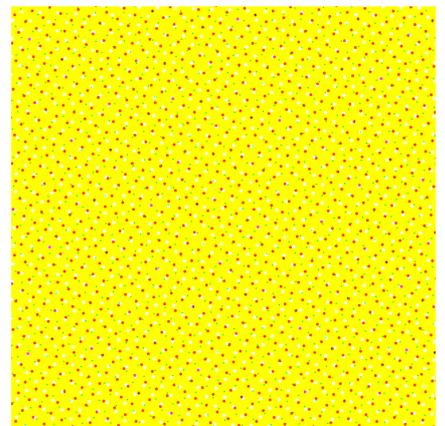
Je m'apprêtais à clamer ma révolte quand je perdis connaissance.

Je sombrai ainsi dans un état comateux, filandreux et opaque.

L'horreur était telle que j'essayais d'abolir le temps, de prendre du recul, de retrouver un état antérieur plus paisible et serein. Plongé dans l'hébétude, je nageais parmi les rêves de mon enfance. Mon corps était parcouru de frissons. Ma sensibilité était exacerbée. Néanmoins, je restais lucide. Je m'accrochais à une parcelle de conscience, tenue comme un fil. Toute cette violence m'écoeura et me donnait des nausées. Non sans mal, je voulus me redresser et remonter la pente.

Je tentai une façon de méditation. J'imaginai un étang et un saule pleureur.

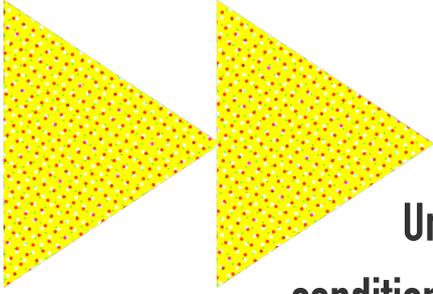
J'imaginai un homme assis en tailleur, le dos droit, les mains posées sur les genoux. A moitié caché par les branchages, il restait imperturbable. Autour de lui, le monde s'écroulait, mais il n'en avait cure. Seul comptait son espace intérieur. Coup. de la réalité, il refusait d'entendre les hurlements qui l'entouraient. Concentré en lui-même, il allait vivre une expérience singulière, vouée à l'extrême : une apocalypse subjective.



LA DANSE



oct 2014 l'Obscur objet du désir 'if



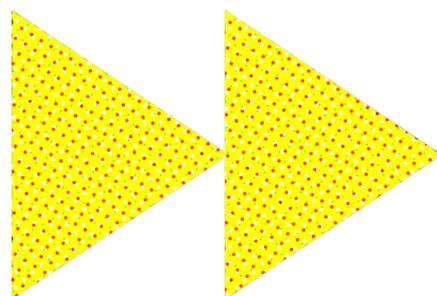
Assis sous un saule, il méditait sur les derniers événements. À l'évidence, la situation se compliquait.

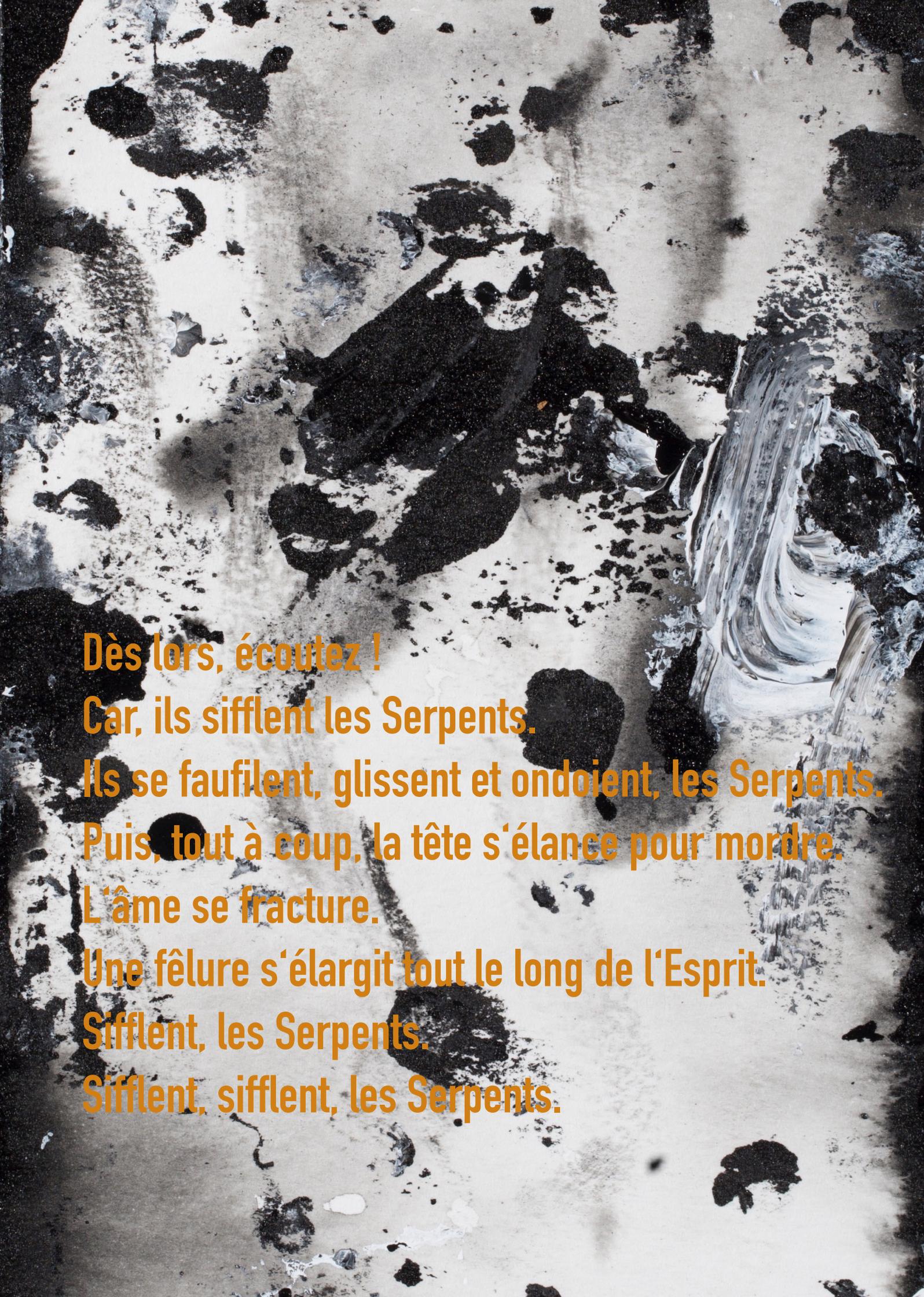
Un mur s'était dressé entre son ancienne vie et sa condition présente. Il était dans l'incapacité de trouver la brèche, l'ouverture par laquelle se faufiler. Il restait prisonnier d'un monde inconnu de la plupart. Il se voyait confiné dans un univers onirique, tissé d'images absurdes et terrifiantes. Il était coincé, bloqué, pris au piège d'un entre-deux, d'un intervalle incernable dont il se demandait s'il sortirait jamais.

Assis sous les branchages, il voyait se profiler un jeu d'ombres. Les feuilles frémissaient. Le soleil filtrait parmi les rameaux et l'emplissait de lumière. Il était cette raie lumineuse cascading parmi les feuillages. Il devenait cette tache glissant le long d'une tige. Taches et rayons l'enveloppaient d'un manteau impalpable et dansaient sur son corps au rythme de la brise. Sur ses genoux repliés, surgissaient des formes sautillantes, tremblotantes et indéfinissables. Ses mains se couvraient d'une alternance de taches sombres et claires, dont le clignotement était fascinant. C'était tantôt un insecte au corps noir et velu. Parfois, les soubresauts évoquaient un vol d'hirondelles ou un troupeau de gazelles fuyant dans la pénombre. Mais le plus souvent, les contours restaient flous, sans contenu figuratif défini. C'était un enchevêtrement de lignes brisées, parsemées d'espaces clairs, dont la trame se resserrait autour de lui comme un filet. L'ensemble alternait les vides et les pleins, à la façon d'un tableau abstrait, composé par un artiste anonyme.

Quand deux raies noires se mirent en mouvement. Elles se détachèrent de la grisaille et commencèrent à s'approcher. Elles se déplaçaient en ondulant comme des serpents. Après s'être détachées du sol, elles grimpèrent le long de ses jambes, glissèrent sur le ventre, remontèrent jusqu'au cou, avant d'entamer le visage. Il se rétracta, voulant échapper à cette emprise dont il pressentait la charge écrasante. Mais les Serpents poursuivirent leur ascension, atteignant bientôt le menton, puis le nez et les yeux. Il les sentait s'étendre à même les joues et atteindre le front. Il imaginait son visage traversé par ces ombres noires et courbes. Il percevait leur chassé-croisé, leur trajet en zigzag, leurs entrecroisements successifs.

Ils le traversaient, le recouvraient, l'enveloppaient d'un voile obscur. Il était comme marqué, griffé, estampillé par ces traits ombreux. Ce n'était pas simple métaphore ; ces traits, pour on ne sait quelle raison, contenaient une réalité essentielle. Ils charriaient l'être le plus intime. Ils étaient le Sujet comme tel et le signaient d'un sceau indélébile. Leur configuration particulière avait toutes les caractéristiques d'un oracle.





Dès lors, écoutez !

Car, ils sifflent les Serpents.

Ils se faufilent, glissent et ondoient, les Serpents.

Puis, tout à coup, la tête s'élance pour mordre.

L'âme se fracture.

Une fêlure s'élargit tout le long de l'Esprit.

Sifflent, les Serpents.

Sifflent, sifflent, les Serpents.

Soudain, les mots changent de consistance et envahissent physiquement les lieux. Les tournures verbales se chargent de mille résonances concrètes. On se trouve enserré par une multitude de sons incarnés. L'Espace lui-même se tord, se recroqueville, avant de s'élaner, de s'élever, de s'élargir pour ensuite redevenir infime, minuscule, presque punctiforme. À ce stade, la perception des couleurs devient un facteur déterminant. Les couleurs tourbillonnent, se déversent à la manière d'un fleuve tumultueux.

L'oeil dilaté se voit empli de couleurs, pris dans un réseau multicolore, d'une rare intensité. Le tableau noir se couvre de hiéroglyphes, de signes, de dessins aux charges étonnamment puissantes. La perception s'affine, explose et nous révèle des affects ignorés. Le Bleu, par exemple, se métamorphose, se transforme, se transmue en une expérience cruelle. Il devient un « bleu panique » ; il irradie la peur ; il induit la frayeur. Le Bleu devient un feu brûlant – et ce feu est bleu. Il devient un volcan – et ce volcan est bleu. L'air, la poussière, les pierres, chaque brin d'herbe deviennent bleus, étrangement bleus, d'un bleu éclatant : un bleu de Mort et d'Amour. Les anciennes mythologies l'associaient à la fertilité ; d'autres en firent les couleurs de la Vierge.

Ce Bleu vous glace les sangs.

L'homme eut alors cette vision.

Il vit surgir une troupe de danseurs aux visages peinturlurés. Tous portaient des collants bleus. Ils étaient minces et musclés. Ils étaient beaux, au contraire des masques qu'ils arboraient : grotesques et grimaçants. Parmi eux, se trouvait un Bouc, mimant à la perfection les maintiens de l'animal.

On voyait aussi un Androgyne, minaudant, se trémoussant et faisant des pointes. Le troisième danseur évoquait une femme alanguie, quémendant des caresses. Le Bouc, l'Androgyne et la Belle formaient un groupe, lui-même pris dans d'autres rondes. Les Allégories formaient de la sorte des cercles concentriques.

Pareil spectacle était d'une beauté insoutenable. C'était trop intense, chargé d'une volupté irréaliste.

On se trouvait entraîné dans une folle farandole. Il vit distinctement le Bouc enfourcher la Belle et s'activer en elle. Il entendit aussi l'Androgyne éclater d'un rire féroce. Le Bouc hurla. La Belle gémit.

La danse atteignit son paroxysme et le chœur fut pris de folie. Il vociférait :
— À moi Dionysos, dieu des ivresses ! Viens à mon secours ô Dionysos, car mon âme se languit d'amour.

À l'ombre d'un saule, il observait la scène d'un air détaché.

Quand, très près de lui, il aperçut une nouvelle formation constituée de trois danseurs. Le premier portait un masque de Mort ; le second montrait un corps écarlate barré de traits blancs ; le troisième, par contre, évoluait à visage découvert : la chair était rose et ferme. Il devait s'agir d'un très jeune homme.

La Mort entreprit de l'approcher. Elle lui tournait autour, le touchait, se retirait aussitôt. Puis, furieuse, elle le heurtait à nouveau. La Mort sautillait, bondissait, en faisant des signes saccadés. Soudain, sans crier gare, elle lui sauta par-dessus.

Ce fut l'instant décisif.

Peu après, je me réveillais prêt au combat. Paradoxalement, loin de m'abattre, ce rêve avait renforcé mes convictions. Ce mythe que j'élaborais, j'allais encore l'affermir et l'embellir. J'allais lui donner ses titres de noblesse. J'allais le porter au pinacle.

Quitte, pour ce faire, à sombrer corps et biens.

A témoin, ce qui va suivre.

